

Theombogü

Poète et romancier du Cameroun

**« des jours sans électricité, des nuits obscures
où l'on doit cependant inventer sa joie,
trouver un équilibre
dans la passion qui l'anime
en écrivant quelques vers, quelques mots
sous une lampe-tempête »**

Ces mots, Theombogü me les adressait le 21 décembre 2014.

Nous avons fait connaissance par internet, alors que je travaillais au premier des deux numéros spéciaux « Afriques » de la revue *Po&sie*.

Contre toute attente, nous avons pu nouer un lien -- grâce aux poèmes qu'il avait trouvés le moyen (alors même qu'il se déplaçait en Afrique) de m'envoyer et que le comité de *Po&sie* décida, à deux reprises, de publier...

*

Quel souffle gris court au ras du sol à travers ces pages que Theombogü a plus récemment composées et qu'il nous donne à découvrir alors qu'il est désormais en France ?

Quels étalements nous sont brusquement rendus sensibles s'étendant en rides à la saveur qu'on devine ferreuse ?

Et cette flaque de sang que boit une couche de poussière : après quel « fracas » incompréhensible ? du fait de quel aveugle massacre ?

Tout ici-maintenant semble, dans ce qu'évoquent ces pages, voué à l'« écrasement » (selon un mot qui revient, qui s'impose, obsédant, chez Theombogü)...

Rien ne s'en échappera-t-il donc -- sinon ces phrases venues de loin et soudain si proches, si ce n'est cette voix qui se met à vibrer dans notre ouïe, et nous restera obsédante, inoubliable ?

*

En dépit de toutes les forces d'annihilation, contre l'hébétude qu'engendrent les incessantes brutalités, une rageuse obstination, au fil de ces phrases, au rythme de ces vers, ne s'éteint pas : celle de continuer à penser; celle -- fût-ce dans l'isolement au milieu de masses désorientées -- de « se dire » ce qui arrive ; celle, encore, de *nous* le dire, à nous lecteurs de ces pages, si lointains que nous

soyons ou croyions être, nous Européens, trop désireux d'ignorer ce par quoi nous aurons été et sommes encore impliqués là...

*

« Impliqués », nous, ici en France ? Theombogü écrit en français. Comment le lecteur européen de Theombogü ne songerait-il pas aux longues relations entre l'Europe et le Cameroun ?

Que le français et l'anglais soient en usage au Cameroun est évidemment l'héritage de la colonisation. Et puis on ne saurait oublier que ce pays fut appelé « Kamerun » au temps de la colonisation allemande et des rivalités entre impérialismes européens (jusqu'à la défaite allemande à l'issue de la première guerre mondiale et au nouveau dépeçage de l'Afrique). Implicitement, dans ces pages, les traces et conséquences en subsistent.

L'écriture de Theombogü happe en elle, très immédiatement, de vastes dimensions historico-géo-politiques : loin de discourir à leur sujet, elle en fait une composante sensible de ses tensions et étalements, de ses ressacs...

*

« Il faisait clair-obscur...

Il était toujours là, assis sur son séant depuis déjà une éternité, lisant silencieusement Main basse sur le Cameroun de Mongo Beti. »

Un livre, contre toute attente, se trouve-t-il donc là, au milieu du chaos ? C'est un roman du grand camerounais Mongo Beti. (Et puis d'autres auteurs seront présents au fil de ces pages -- nommés ou cités en épigraphes -- et pas seulement des Africains, mais aussi des Haïtiens : Jacques Roumain, Jean Métellus...)

Le recours à la littérature peut-il donc subsister jusque dans cette obscurité ? Quel lien se noue par-là, à travers le monde entier, avec le lecteur de la prose et des vers de Theombogü lui-même ?

*

Un souffle ressasant : c'est ainsi que nous sentons d'emblée les phrases de Theombogü. Elles nous parlent comme à l'oreille -- en prose ou en vers, entre chuchotement haletant et cri.

Certes, elle est chargée de toute une histoire, l'haleine qui soulève ces pages... Elle se sera farouchement entretenue au fil des déplacements de leur auteur, en Afrique même, ou d'Afrique en Europe (et c'est par là qu'il aura participé, comme tant d'autres aujourd'hui, de chocs, tensions, manœuvres énormes non seulement en Afrique mais dans le monde entier).

De loin, certes ! Là-bas, à Douala ? « A la gare », ou dans les rues dont nous est soudain donnée à lire l'énumération...

Oui, là-bas... Cependant, ce qui nous parvient et qui déjà nous transit -- c'est aussi l'odeur de ce qu'est le monde d'aujourd'hui ou, du moins, de ce qu'il pourrait en tout lieu devenir.

*

La voix qui se fait entendre dans ces pages, alors que tous les soutiens se désagrègent, est celle d'une terrifiante solitude au milieu même de foules anonymes ; elle ne peut prendre appui que sur elle-même...

D'où des rythmes, dans la prose comme dans les vers de Theombogü, qui se répètent, qui obsèdent jusqu'à la stupeur.

D'où des allitérations plus qu'obstinées, et, dans les passages en vers, telles rimes hululantes...

D'où des répétitions obsédantes, jusqu'à perdre souffle, et des redondances qui insistent sur ce qui pourtant est en train de s'effacer : « *Et le silence se taisait...* »

D'où encore des tours syntaxiques où se réalise farouchement la force ultime de l'épuisement...

(Et voici, tout particulièrement, que le lecteur se trouve soumis, jusqu'à être plaqué contre on ne sait quel déroulement irregardable, à la force paradoxale de l'imparfait -- ce temps syntaxique qui dit en général, plutôt qu'un passé, un moins-que-présent et qui, chez Theombogü, se fait étalement irrémédiable au fond du temps).

*

**« O silence inassouvi !
Tout coule de manière infinie
Et pourtant l'Océan humain est toujours rempli... »**

L'écoulement même du temps peut-il donc se trouver suspendu ou inversé ?

À tout moment, dans ces pages, des sensations temporelles océaniques peuvent s'imposer, elles submergent – non pas, certes, euphoriques, mais désorientantes et dissolvantes...

*

Arrive-t-il, au demeurant, que le comptage du temps grince et s'enraye ?

**Il regarde sa machine du temps
Il promène ses regards
Il fait un rond
Deux ronds
Puis trois ronds
La motte de ferraille
Ne vient toujours pas**

**Il regarde sa machine du temps
Il promène ses regards
Elle arrive...**

Qu'est-ce que cette « *time machine* » (en langage d'ordinateur ?) qui, en quasi-personnage, surgit ici ? Est-ce une montre que cette « *motte de ferraille* » qui grince ? (Pensera-t-on soudain à « L'horloge » des *Fleurs du mal* ? « *Remember ! Souviens-toi, prodigue ! Esto memor ! / (Mon gosier de métal parle toutes les langues.)* »)

C'est l'écriture même de Theombogü – prose ou vers -- qui a quelque chose d'une impitoyable « *machine du temps* » : les mots, les phrases, les vers ne progressent qu'en repassant, tout de crissements, sur eux-mêmes.

*

« Avec » ?

Certes, ces pages nous disent, comme peu d'autres, le défaut de tout appui, le dénuement désertique, l'exposition sans recours, ou – selon le mot obsédant de Theombogü, « *l'écrasement* ».

Et, pourtant, là même – là surtout ? -- où elles sont pétries d'un embourbement pire que la solitude, elles inspirent au lecteur le désir de les accompagner, ou celui de nouer avec les présences qu'elles évoquent un lien ténu mais résistant – ou qui devrait l'être s'il doit subsister encore quelque chose comme « l'humanité »...

*

De la douceur, survenant presque incongrue ? de l'humour, par impossible ?

Il y a de l'ironie, mais combien complice, voire tendre, dans la manière dont nous est dite, ou donnée, la mort anonyme de tel humain qui fut, simplement, un quelconque être parlant : « *Un vivant venait de perdre à tout jamais sa hotte de mots* ».

Et puis voici, pauvre merveille, un souffle qui se réinsinue régulièrement entre tant de moments cruels que ne peuvent qu'étaler la prose ou les vers de Theombogü : c'est -- non moins familier, non moins tendre que l'inoubliable « *hotte de mots* » -- celui, à pleurer, du « *vieux zéphir* ».

Lauréat de la bourse PAUSE sous l'égide du Collège de France en 2019, Theombogü vit désormais en France et est membre du comité de rédaction de la revue *Poésie*, fondée par Michel Deguy.

Il a publié aux éditions Petra un court roman intitulé *Un végétarien chez les Pygmées*.

C'est un récit qui a quelque chose d'un conte philosophique. Par sa brièveté et son énergie mordante. Par son ton, dont on ne saurait dire s'il est celui du tragique ou de la pure ironie. Par sa visée qui, soudain, semble ne pas hésiter à se faire didactique, voire militante.

Son titre même nous invite-t-il à suivre – « chez ... » – quelque récit de voyage exemplaire, dont on pourrait recevoir un enseignement ?

« Un végétarien chez les Pygmées »... : les deux substantifs entrent d'emblée en tension ! « Pygmée » vient du grec ancien (et de récits antiques). « Végétarien » est la francisation d'un mot forgé en anglais il y a un peu plus d'un demi-siècle.

Le « végétarisme » est un mode de vie radical par son refus d'avoir recours à tout produit issu de l'exploitation (et d'abord, évidemment, de la mise à mort) des animaux. Les Pygmées seraient, eux, connus pour leur mode de vie entièrement dépendant de la forêt et pour leur consommation de chairs d'animaux de toutes espèces.

Le titre recèle donc une manière d'impossibilité ; en tout cas, il annonce la plus improbable, la plus intenable des situations.

Theombogü, *Un végétarien chez les Pygmées*, Petra, 2022, 194 p., 16 €